SIMONE WEIL

Écrits historiques et politiques

COLLECTION
ESPOIR

FONDÉE PAR
ALBERT CAMUS

Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© *Éditions Gallimard, 1960.*

Extrait de la publication

NOTE DE L'ÉDITEUR

Bien qu'on ne puisse pas faire de distinction nette entre les écrits historiques et les écrits politiques contenus dans ce volume (car même dans les écrits politiques il y a des considérations historiques, et dans les écrits historiques, une intention politique), on a cherché à réunir dans la première partie les écrits de caractère plutôt historique et dans la seconde, au contraire, les écrits de caractère plutôt politique.

La première partie contient, entre autres, le grand article sur les origines de l'hitlérisme, article qui concerne bien moins Hitler que Rome et l'Empire Romain. Elle se termine par des textes concernant l'histoire contemporaine de l'Allemagne et de l'Espagne. Ces textes ont pour origine deux expériences personnelles de Simone Weil : le voyage qu'elle fit en Allemagne en août et septembre 1932, et sa participation à la guerre d'Espagne en 1936.

Les textes contenus dans la seconde partie ont pour objet la politique française et expriment plus directement le désir de voir cette politique infléchie dans un sens déterminé. Ils ont été groupés en trois sections. La première concerne la politique extérieure et la menace de guerre ; la seconde, les difficultés intérieures auxquelles se heurta le gouvernement de Front Populaire ; la troisième, la politique à l'égard des colonies. Dans chaque section, on a cherché à classer les différents écrits selon l'ordre chronologique. Pour les fragments qui n'étaient pas datés, on a proposé, entre parenthèses, une date approximative.

★

On doit à la vérité de noter que Simone Weil n'approuvait plus dans les dernières années de sa vie le pacifisme extrême qu'elle

Extrait de la publication

avait soutenu, comme on le verra dans ce livre, jusqu'au printemps de 1939 (invasion de la Tchécoslovaquie par l'Allemagne hitlérienne).

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE

Extrait de la publication

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES ORIGINES DE L'HITLÉRISME [1]

I. — PERMANENCE ET CHANGEMENTS DES CARACTÈRES NATIONAUX

A la faveur des événements, de vieilles expressions reparaissent ; on parle de nouveau de « la France éternelle » et de « l'éternelle Allemagne », la place de l'adjectif suffisant à en indiquer la portée. Il faut examiner une bonne fois ces formules et savoir si elles ont un sens. Car ni la guerre ni la paix ne peuvent être conçues de la même manière, selon qu'elles ont ou non un sens. Si une nation nuisible aux autres est telle de toute éternité, le seul but qu'on puisse assigner aux négociations comme aux combats est de l'anéantir, ou du moins de l'enchaîner de chaînes capables de durer plusieurs siècles ; si une nation amoureuse de paix et de liberté pour elle-même et autrui est telle de toute éternité, on ne peut jamais lui accorder trop de puissance. Si au contraire l'esprit des nations change, le but de la politique, en guerre comme en paix, doit être de créer, du moins dans toute la mesure des possibilités humaines, des conditions de vie internationale telles que les nations qui sont paisibles le restent, et que celles qui ne le sont pas le deviennent. Il y a là deux politiques possibles, qui diffèrent presque sur tous les points. Il faut choisir. Un choix erroné serait fatal ; ne pas choisir serait pire. En 1918 on n'a pas choisi ; nous en souffrons les conséquences.

Que parfois certains caractères nationaux durent des siècles, ou

1. La 2e partie de cette étude : *Hitler et la politique extérieure de la Rome antique*, a été publiée dans les *Nouveaux Cahiers* (no 53, 1er janvier 1940). La 3e, déjà imprimée sur épreuves, fut refusée par la censure. (Note de l'éditeur.)

même des millénaires, on ne peut en douter après examen. Don Quichotte vit toujours en Espagne ; bien plus, la grandiloquence qui y enfle les paroles des hommes politiques se retrouve non seulement dans les tragiques espagnols des XVIe et XVIIe siècles, inspirateurs et modèles de notre Corneille, mais encore dans les poètes latins d'origine espagnole, Lucain et Sénèque. Qui croirait en revanche aujourd'hui qu'au XVIe siècle l'Espagne ait pu menacer par son ambition et sa puissance les libertés du monde ? Un siècle plus tard c'était déjà incroyable. Si l'on examine l'Italie, deux peuples peuvent-ils différer plus complètement que les Romains antiques et les Italiens du moyen âge ? Les Romains n'avaient de supériorité que dans les armes et l'organisation d'un Etat centralisé. Les Italiens du moyen âge et de la Renaissance étaient incapables d'unité, d'ordre et d'administration ; ils ne se battaient guère que par procuration, au moyen de mercenaires, et la guerre était conçue de manière telle que Machiavel cite une campagne d'été, au cours d'une guerre menée par Florence, pendant laquelle il n'y eut ni un mort ni un blessé d'un côté ni de l'autre. En revanche les Italiens parurent à cette époque, ce que les Romains n'avaient jamais été avec tous leurs efforts d'imitation servile, les héritiers directs des Grecs pour toutes les grâces et les pouvoirs de l'esprit. L'histoire des nations offre ainsi des exemples également surprenants de permanence et de transformations. Mais ce sont deux nations seulement qui nous intéressent ici, la France et l'Allemagne; et les caractères nationaux n'importent pas tous, mais seulement ceux qui font qu'une nation constitue ou ne constitue pas un danger grave pour la civilisation, la paix et la liberté des peuples. La question est de savoir si ces caractères, en ce qui concerne la France et l'Allemagne, sont durables ou changeants. La réponse à cette question ne peut être cherchée que dans le passé ; car l'avenir nous demeure caché.

Un fait d'abord éclate aux yeux : jusqu'au XXe siècle il n'y a jamais eu de danger de domination universelle de la part des Germains ou des Allemands ; car les prétentions de la maison de Habsbourg à l'empire du monde sont restées aussi vides de portée effective que les prédictions de Merlin, jusqu'au jour où cette maison est devenue espagnole. Ce fait indéniable n'a de signification que si l'on veut bien se rappeler, ce qu'on oublie aujourd'hui si facilement, que le danger de domination universelle n'a rien de nouveau ou d'inouï. Rome la première n'a pas seulement menacé, mais anéanti les libertés du monde, si du moins l'on veut se servir de l'expression exagérée des écrivains latins, et

nommer monde une large étendue autour de la Méditerranée. Soit dit en passant, ceux qui, comme Péguy et tant d'autres, accordent une part égale de leur admiration à l'Empire romain et aux guerres pour l'indépendance des patries commettent une contradiction sans excuse. Au moyen âge, après la brève résurrection de l'Empire romain tentée par Charlemagne, les deux héritiers de cet Empire, le Saint Empire Romain Germanique et la Papauté, se sont livré pour la domination temporelle de la chrétienté une lutte qui d'ailleurs ne comportait aucun danger pour les libertés locales, grâce au désordre de l'époque et à la nature intrinsèquement faible de ces deux pouvoirs. Mais depuis quatre siècles l'Occident a subi trois menaces graves de domination universelle ; la première est venue d'Espagne, sous Charles Quint et Philippe II, la seconde de France, sous Louis XIV, la troisième de France encore, sous le Directoire et Napoléon. Les trois menaces ont été écartées après un sacrifice effroyable de vies humaines, et dans les trois cas l'Angleterre a joué le rôle principal. Aujourd'hui, cette vieille histoire se reproduit, sans différences considérables. Le danger n'est peut-être pas plus grave ; la lutte n'est pas plus atroce. Le massacre des non-combattants, des femmes et des enfants n'est pas une nouveauté, comme certains hommes d'Etat l'ont affirmé naïvement. Ni l'Espagne, ni la France n'ont été, à la suite de leurs défaites, anéanties, démembrées, ou même désarmées ; nulle contrainte ne leur a été imposée. Le danger s'est déplacé par suite du changement des circonstances. Qui peut dire de quelle manière il pourra encore se déplacer ? Nul ne peut rien en savoir.

★

« LA FRANCE ÉTERNELLE »

Ce bref rappel de faits universellement connus résout déjà la question posée en ce qui concerne la France. Il n'y a pas de « France éternelle », tout au moins en ce qui concerne la paix et la liberté. Napoléon n'a pas inspiré au monde moins de terreur et d'horreur qu'Hitler, ni moins justement. Quiconque parcourt, par exemple, le Tyrol, y trouve à chaque pas des inscriptions rappelant les cruautés commises alors par les soldats français contre un peuple pauvre, laborieux et heureux pour autant qu'il est libre. Oublie-t-on ce que la France a fait subir à la Hollande, à la Suisse, à l'Espagne ? On prétend que Napoléon a propagé, les armes à

Extrait de la publication

la main, les idées de liberté et d'égalité de la Révolution française ; mais ce qu'il a principalement propagé, c'est l'idée de l'Etat centralisé, l'Etat comme source unique d'autorité et objet exclusif de dévouement ; l'Etat ainsi conçu, inventé pour ainsi dire par Richelieu, conduit à un point plus haut de perfection par Louis XIV, à un point plus haut encore par la Révolution, puis par Napoléon, a trouvé aujourd'hui sa forme suprême en Allemagne. Il nous fait à présent horreur, et cette horreur est juste ; n'oublions pas pourtant qu'il est venu de chez nous.

Sous la Restauration, plus encore sous Louis-Philippe, la France était devenue la plus pacifique des nations. Pourtant à l'étranger, le souvenir du passé faisait qu'on continuait à la craindre, comme nous avons craint l'Allemagne après 1918, et à regretter que ses vainqueurs ne l'eussent pas anéantie en 1814 ou 1815. Parmi les Français eux-mêmes beaucoup désiraient ouvertement la guerre et la conquête, et se croyaient un droit héréditaire à l'empire du monde. Que penserait-on aujourd'hui, par exemple, de ces vers écrits en 1831 par Barthélemy, poète alors populaire :

... Berlin est le domaine
Que la France a pour but lorsqu'elle se promène.

Et que penser d'ailleurs de tant de vers de Hugo à l'éloge des conquêtes françaises, où l'habitude ne nous laisse plus voir qu'un exercice littéraire ? Par bonheur, ce courant ne l'emporta pas ; pour des raisons mystérieuses la France avait cessé d'être une nation conquérante, du moins en Europe. Le second Empire même ne put par ses folies en faire une nation conquérante, mais seulement une nation conquise. La victoire de 1918 l'a rendue, si possible, moins conquérante qu'avant, de sorte qu'elle croit ne l'avoir jamais été et ne plus pouvoir le redevenir. Ainsi changent les peuples.

Si l'on remonte plus haut dans le passé, il y a analogie entre Hitler et Louis XIV, non certes quant à leur personne, mais quant à leur rôle. Louis XIV était un roi légitime, mais il n'en avait pas l'esprit ; les misères de son enfance, environnée des terreurs de la Fronde, lui avaient donné pour une part l'état d'esprit des dictateurs modernes qui, partis de rien, humiliés dans leur jeunesse, n'ont cru pouvoir commander leur peuple qu'en le matant. Le régime établi par lui méritait déjà, pour la première fois en Europe depuis Rome, le nom moderne de totalitaire. L'abaissement des esprits et des cœurs pendant la seconde partie de son règne, celle où a écrit Saint-Simon, est quelque chose d'aussi dou-

Extrait de la publication

loureux que tout ce qu'on a pu voir par la suite de plus triste. Aucune classe de la nation n'y a échappé. La propagande intérieure, malgré l'absence des moyens techniques actuels, atteignait une perfection difficile à dépasser ; Liselotte, la seconde Madame, n'écrivait-elle pas qu'on ne pouvait publier aucun livre sans y insérer les louanges du roi ? Et pour trouver aujourd'hui quelque chose de comparable au ton presque idolâtre de ces louanges, ce n'est pas même à Hitler, c'est presque à Staline qu'il faut penser. Nous avons aujourd'hui l'habitude de voir dans ces basses flatteries une simple clause de style, liée à l'institution monarchique ; mais c'est une erreur ; ce ton était tout nouveau en France, où jusque-là, sinon dans une certaine mesure sous Richelieu, on n'avait pas coutume d'être servile. Quant aux cruautés des persécutions et au silence établi autour d'elles, la comparaison se soutient facilement. L'emprise du pouvoir central sur la vie des particuliers n'était peut-être pas moindre, quoiqu'il soit difficile d'en juger.

La politique extérieure procédait du même esprit d'orgueil impitoyable, du même art savant d'humilier, de la même mauvaise foi que la politique d'Hitler. La première action de Louis XIV fut de contraindre l'Espagne, à qui il venait de s'allier par mariage, à s'humilier publiquement devant lui sous menace de guerre. Il humilia de la même manière le pape ; il contraignit le doge de Gênes à venir lui demander pardon ; il prit Strasbourg exactement comme Hitler a pris Prague, en pleine paix, parmi les larmes des habitants impuissants à résister, au mépris d'un traité tout récemment conclu et qui avait fixé des frontières théoriquement définitives. La dévastation atroce du Palatinat n'eut pas non plus l'excuse des nécessités de la guerre. L'agression non motivée contre la Hollande faillit anéantir un peuple libre et fier de l'être, et dont la civilisation à ce moment était plus brillante encore que celle de la France, comme les noms de Rembrandt, Spinoza, Huyghens le montrent assez. On aurait peine à trouver dans la littérature allemande contemporaine quelque chose de plus bassement cruel qu'un petit poème gai composé à cette occasion par La Fontaine pour prédire la destruction des cités hollandaises [1].

1. Voici quelques-uns des vers de La Fontaine :

A vous, marchands de fromage,
Salut, révérence, hommage.
. . . . . .
Votre lâche paysan...
Tournera bientôt visage.
. . . . . .
Mandez lettres et messages
Chez le Goth et l'Allemand,
Et dans tout le voisinage
Criez au meurtre, à l'outrage,
On me pille, on me saccage,
Proposez un arbitrage,

Extrait de la publication

Que La Fontaine soit un grand poète rend seulement la chose plus triste. Louis XIV devint enfin l'ennemi public en Europe, l'homme par qui tout homme libre, toute cité libre se sentaient menacés. Cette terreur et cette haine, on les voit dans les textes anglais de l'époque, par exemple le journal de Pepys ; et Winston Churchill, dans sa biographie de son illustre ancêtre Marlborough, témoigne rétrospectivement à Louis XIV les mêmes sentiments qui l'animent contre Hitler.

Mais le véritable, le premier précurseur d'Hitler depuis l'antiquité est sans doute Richelieu. Il a inventé l'Etat. Avant lui, des rois, comme Louis XI, avaient pu établir un pouvoir fort ; mais ils défendaient leur couronne. Des sujets avaient pu se montrer citoyens dans le maniement des affaires ; ils se dévouaient au bien public. L'Etat auquel Richelieu s'est donné corps et âme, au point de n'avoir plus conscience d'aucune ambition personnelle, n'était pas la couronne, encore moins le bien public ; c'était la machine anonyme, aveugle, productrice d'ordre et de puissance, que nous connaissons aujourd'hui sous ce nom et que certains pays adorent. Cette adoration implique un mépris avoué de toute morale, et en même temps le sacrifice de soi-même qui accompagne d'ordinaire la vertu ; ce mélange se trouve chez Richelieu, qui disait, avec la merveilleuse clarté d'esprit des Français de cette époque, que le salut de l'Etat ne se procure pas par les mêmes règles que le salut de l'âme, parce que le salut de l'âme se fait dans l'autre monde, au lieu que les Etats ne peuvent se sauver que dans ce monde-ci. Sans recourir aux pamphlets de ses adversaires, ses propres mémoires montrent comment il a appliqué ce principe, par des violations de traités, des intrigues destinées à prolonger indéfiniment les guerres les plus atroces, et le sacrifice de toute autre considération, sans exception aucune, à la réputation de l'Etat, c'est-à-dire, dans le mauvais langage d'aujourd'hui, à son prestige. Le cardinal-infant, dont on a pu voir récemment à Genève le visage courageux, lucide et triste, peint avec amour par Vélasquez, fit précéder ses armes en France d'un manifeste qu'il suffirait aujour-

Offrez des places d'otage...
Malgré votre tripotage
Et votre patelinage,
Notre roi vaillant et sage...
Ruinera ville et pacage,
Mettra votre or au pillage,
Vos personnes au carcan
Et vos meubles à l'encan.

. . . . . .

Je ne suis sorcier ni mage,
Mais je prédis et je gage
Qu'on verra naître l'herbage
Dans les places d'Amsterdam,
Que Dordrecht et Rotterdam
Ne seront qu'un hermitage,
Qu'un lieu désert et sauvage.

. . . . . .

(Note de S. W.)

Extrait de la publication

d'hui de traduire, sans changer aucun mot que les noms de Français et de Richelieu, pour en faire une excellente proclamation au peuple allemand. Car c'est une erreur grave de croire que la morale de cette époque, même en matière internationale, différât de la nôtre ; on y trouve, et même dans des discours de ministres, des textes qui ressembleraient aux meilleurs textes d'aujourd'hui à l'éloge d'une politique de paix s'ils n'étaient mieux raisonnés et infiniment mieux écrits. Une partie des ennemis de Richelieu, de son propre aveu, étaient animés par une horreur sincère de la guerre. On avait la même morale qu'aujourd'hui ; on la pratiquait aussi peu ; et comme aujourd'hui tous ceux qui faisaient la guerre disaient, à tort ou à raison, qu'ils la faisaient pour mieux l'éviter.

Si on remonte plus haut dans l'histoire de la France, on voit notamment que sous Charles VI les Flamands se disaient entre eux, pour s'encourager à maintenir leurs droits les armes à la main : « Voulons-nous devenir esclaves comme les Français ? » A vrai dire, depuis la mort de Charles V jusqu'à la Révolution, la France a eu en Europe la réputation d'être la terre d'élection non pas de la liberté, mais bien plutôt de l'esclavage, du fait que les impôts n'étaient soumis à aucune règle et dépendaient exclusivement de la volonté du roi. L'Allemagne, pendant la même période, fut regardée comme étant éminemment une terre de liberté ; qu'on lise plutôt les notes de Machiavel sur la France et l'Allemagne. Il en est de même de l'Angleterre, bien entendu, quelques moments pénibles mis à part. L'Espagne n'a perdu toutes ses libertés que lorsque le petit-fils de Louis XIV en eut occupé le trône. Les Français eux-mêmes, depuis Charles VI jusqu'à l'écrasement de la Fronde, ne perdirent jamais le sentiment qu'ils étaient privés de leurs droits naturels et légaux ; le XVIIIe siècle n'a pas fait autre chose que reprendre une longue tradition anéantie pendant plus d'un demi-siècle par Louis XIV. C'est au XIXe siècle seulement que la France s'est regardée elle-même et a été regardée comme étant par excellence un pays de lumière et de liberté ; les hommes du XVIIIe siècle, dont la gloire a tant contribué à donner à la France cette réputation, pensaient cela, eux, de l'Angleterre. Au reste, jusqu'au XVIIe siècle, la culture occidentale formait un tout ; nul, avant le règne de Louis XIV, n'eût songé à la découper par nations. La « France éternelle » est de fabrication très récente.

L'ÉTERNELLE ALLEMAGNE

« L'éternelle Allemagne » est de fabrication à peu près aussi récente. Avant Frédéric II de Prusse on ne peut trouver dans aucune période de l'histoire de l'Allemagne aucun des caractères qui, en 1939, la font haïr et redouter ; ni l'inclination à commander et à obéir d'une manière absolue, ni l'inclination à dominer le monde par la terreur de ses armes. Rien de tout cela n'existait avant que la Prusse n'eût une armée permanente. L'Allemagne qui nous gêne tant aujourd'hui, on peut dire que c'est la France qui l'a faite étape par étape. Richelieu et Louis XIV furent les modèles copiés par Frédéric II. Napoléon, après avoir si follement aboli les survivances du Saint Empire Romain germanique, suscita par ses conquêtes et son oppression le nationalisme allemand. Napoléon III, par sa malheureuse agression de 1870, éleva l'Allemagne au premier rang des grandes puissances. Le romantisme allemand, dont l'adoration de la force est un aspect, et dont Hitler, ce wagnérien, est pour une part l'héritier, date de l'époque où toutes les forces du pays furent tendues à se rompre contre Napoléon ; au XVIIIe siècle il n'y en avait pas trace. S'il y a eu au monde un penseur inspiré par l'esprit dont la France se réclame, c'est bien Kant. Au reste, faute de pouvoir trouver dans les siècles récents ou dans le moyen âge des précédents à l'Allemagne hitlérienne, ceux qui croient à « l'éternelle Allemagne » sautent généralement deux mille ans, comme Hitler lui-même, et citent César et Tacite.

L'HITLÉRISME ET LES GERMAINS

Le préjugé raciste, qu'ils n'avouent pourtant pas, leur fait ainsi fermer les yeux à une vérité bien claire ; c'est que ce qui, il y a deux mille ans, ressemblait à l'Allemagne hitlérienne, ce ne sont pas les Germains, c'est Rome. Entre les peuplades décrites par César et Tacite et les Allemands actuels, il n'y a aucune ressemblance. On veut en trouver une dans le fait que ces peuplades aimaient guerroyer. C'est un goût assez général chez les peuples primitifs, libres et plus au moins nomades. Hitler et les siens n'aiment pas la guerre ; ils aiment la domination et ne rêvent que de paix, une paix, bien entendu, soumise à leurs volontés ; c'était aussi le cas de l'ancienne Rome.

Extrait de la publication

On cite beaucoup les lignes de César : « La plus grande gloire pour ces peuples est d'avoir autour d'eux le plus loin possible des territoires dévastés et des solitudes. Ils regardent comme la marque du courage que leurs voisins soient chassés de leurs champs et s'en aillent, et que personne n'ose s'établir près d'eux ; ils croient aussi devoir être ainsi plus en sécurité, ayant supprimé le danger d'une agression brusque. » C'est là une coutume de peuplades amoureuses d'indépendance et de renommée militaire, nullement de domination. Ils chassaient les voisins dangereux ; Rome les désarmait et les asservissait ; qui n'eût préféré être voisin des Germains ? D'autant plus que dans ces forêts cultivées de place en place, la migration n'était une tragédie que par accident.

On voit très bien, dans Tacite, d'où venait aux Germains leur goût de la guerre ; il venait de ce qu'ils méprisaient le travail. Ce trait les apparente aux Espagnols, non aux Allemands, dont l'aptitude à la guerre industrielle de notre époque vient de leur amour pour le travail obstiné, méthodique et consciencieux. « Leurs corps, dit Tacite, sont propres seulement à l'assaut, mais ne supportent pas le travail et la souffrance... On ne leur persuade pas si facilement de labourer la terre ou d'attendre la récolte que d'appeler les ennemis au combat et de gagner des blessures ; il leur semble paresseux et lâche d'acquérir par la sueur ce qu'on peut obtenir par le sang. Quand ils ne font pas la guerre, ils ne consacrent guère de temps à la chasse, mais plutôt au repos, livrés au sommeil ou aux repas. Ceux qui sont forts et belliqueux ne font rien ; les soins de la maison, du foyer, des champs, sont laissés aux femmes, aux vieillards et aux faibles. Eux restent dans la torpeur. Etrange diversité de nature, qui fait que les mêmes hommes ont tant d'amour pour l'inaction et de haine pour la tranquillité. »

Dans leur goût des combats, certains se souciaient pourtant de la justice, s'il faut croire Tacite ; témoins les Chauques, qui étaient, il est vrai, alliés des Romains. « Ce territoire immense, les Chauques ne l'occupent pas seulement, ils le remplissent ; peuple illustre entre les Germains, et qui choisit de défendre sa grandeur par la justice. Dépourvus d'avidité et de cruauté, tranquilles et se tenant à part, ils ne provoquent aucune guerre, ils ne dévastent rien par les pillages ou les larcins. Le plus grand témoignage de leur vaillance et de leur puissance est que, quand ils sont les plus forts, ils n'en profitent pas pour faire des injustices. »

Ce qui frappe le plus chez les Germains de Tacite, ce qui les met le plus loin et des sujets ou citoyens romains de leur temps

Extrait de la publication

et des Allemands de 1939, c'est qu'ils étaient libres. « Les rois mêmes n'ont pas une puissance absolue ou arbitraire ; quant aux chefs, c'est l'exemple plutôt que le commandement, s'ils sont résolus, s'ils se distinguent, s'ils combattent devant les lignes, c'est l'admiration qui fait leur autorité. Au reste, il n'est licite à personne de sévir, de mettre en prison ou même de frapper, sinon aux prêtres ; et ils ne le font pas en guise de châtiment, ni sur l'ordre du chef, mais comme par le commandement du dieu qu'ils croient présent aux batailles... Les princes délibèrent des affaires de faible importance, le peuple tout entier des grandes affaires, mais de telle manière que les affaires mêmes qui dépendent du peuple sont traitées par les princes... Un roi, un prince, selon l'âge, la noblesse, la réputation militaire, l'éloquence de chacun sont entendus ; ils ont de l'autorité pour persuader plutôt qu'un pouvoir de commandement. » Il n'y a pas d'impôts prélevés par contrainte. « Les peuples ont coutume d'apporter d'eux-mêmes aux princes, chaque homme pour son compte, du bétail ou du blé ; dons reçus comme un honneur et qui subviennent en même temps aux besoins. » Les esclaves mêmes sont presque libres. « Ils n'en usent pas à notre mode, pour des services déterminés dans la maison. Chaque esclave est souverain dans son domaine et son foyer. Le maître exige de lui, comme d'un colon, une certaine quantité de froment, de bétail ou de vêtements ; c'est dans cette mesure que l'esclave obéit... Frapper un esclave, le punir par des chaînes ou des travaux est chose rare ; il arrive qu'on en tue, non pour la discipline et comme châtiment, mais dans l'emportement de la colère, comme on tue un ennemi particulier, sauf qu'on le peut impunément... Le maître et l'esclave ne se distinguent par aucun raffinement dans l'éducation ; ils passent leur enfance au milieu du même bétail, sur le même sol, jusqu'à ce que l'âge sépare ceux qui sont libres et que le courage les fasse reconnaître. »

Il serait trop long de reproduire les vives louanges que fait Tacite des mœurs des Germains, de leur chasteté, de leur hospitalité, de leur générosité. « Ecarter de son toit n'importe quel mortel est regardé comme un crime... Nul ne fait de différence entre les gens qu'on connaît et ceux qu'on ne connaît pas, quant au droit de l'hospitalité. Si l'hôte qui part demande quelque chose, la coutume est de le lui donner ; on lui demande avec la même facilité. Ils aiment les présents, mais sans demander de reconnaissance pour ceux qu'ils donnent, sans en accorder pour ceux qu'ils reçoivent. »

Extrait de la publication

Extrait de la publication

SIMONE WEIL

Écrits historiques et politiques

Les écrits de Simone Weil réunis ici en volume pour la première fois comportent des articles, parus principalement dans des revues syndicales et politiques, des lettres, des fragments de textes, des notes, des passages de Journal.

L'Éditeur les a divisés en écrits historiques et écrits politiques. Par une démarche d'esprit commune chez Simone Weil, et due à la coexistence de vastes connaissances et d'un esprit très fécond, les textes *historiques* ont souvent pour point de départ des sujets contemporains (Hitler, l'U.R.S.S., la guerre d'Espagne) et les textes *politiques*, des parallèles entre l'actualité et l'Histoire.

Les uns et les autres, rédigés de 1932 à 1943, constitueront un recueil important dans la bibliographie de Simone Weil. On y suit, à la trace pour ainsi dire, l'évolution de cet esprit ferme, généreux, ouvert, unique dans la littérature philosophique contemporaine de notre pays.

nrf

60-111

Extrait de la publication